



Ph. 1 à 3 : enlèvement de l'écorce des branches de châtaignier destinée à la confection des tromboni. Les branches écorcées serviront à fabriquer la croix qui surmontera le bûcher (Baïardo 1994).



IL FUOCO DEI GIUDEI: "FEU DES JUIFS" OU "FEU DE JUDAS" ?

Article extrait de : *Feu profane, Feu Sacré, Catalogue de l'exposition du Musée des Arts et Traditions Populaires de Provence*, Draguignan, MATP & Université de Nice, 1995, pp. 152-160. Edition révisée et enrichie d'illustrations inédites.

La nostalgie du feu

Le feu suscite une fascination universelle, généralement teintée d'une forte dose de nostalgie. Au delà des souvenirs d'enfance, cette nostalgie du "bon vieux temps" ne serait-elle point aussi celle d'une campagne mythique, ruinée par la ville, renvoyant au récit du jardin d'Éden où le feu tiendrait le rôle maléfique du serpent?

Notre attention avait été attirée par les "bûchers des sorcières" et leurs prolongements religieux ou carnavalesques, à l'occasion d'une enquête portant sur les fêtes traditionnelles consacrées au feu dans les Alpes du Sud. Le personnage et la fonction du "bouc émissaire" occupent en effet une place importante dans l'histoire et la vie quotidienne de ces régions, et bien au-delà.

Dans ce riche corpus de bûchers rituels et festifs, qui se concluent par la mise à mort d'une effigie expiatoire, le "feu des Juifs" occupe une place singulière. Il soulève notamment la question des sources populaires de l'antisémitisme, généralement considérées comme relevant de

l'intolérance et de la haine religieuse.

Brûler Judas

Discrètement interdite par l'Église après la guerre, la coutume du "feu des Juifs" était auparavant mentionnée dans toute l'Europe (VAN GENNEP 1959: I, III, 1262), ainsi qu'en Amérique Latine (FRAZER 1984: III, 74-88).

Cette mise à mort rituelle des Juifs consistait dans un simulacre d'exécution par le feu d'un mannequin, représentant le traître Judas. Elle se tenait généralement le Jeudi Saint, jour consacré à la commémoration de l'arrestation du Christ au Jardin des Oliviers.

Nous avons eu l'occasion d'assister, le 13 avril 1994 à Baiardo, dans la région de Nice, à la résurrection de cette tradition, éteinte il y a une vingtaine d'années. Les participants évoquent avec nostalgie ce *fuoco dei Giudei*, qui était l'occasion d'un grand chahut aux allures de Carnaval. Le bûcher était en effet composé uniquement de bois volé, les

enfants profitant de l'occasion pour dérober tout ce qui traînait dans le village, voire même les portes ou les volets des maisons.

Nous présentons ici, de manière succincte, les temps forts de la fête, telle que nous avons pu nous même l'observer.

Le soir du Jeudi Saint, on dresse sur la place de l'église un bûcher surmonté d'une croix, à laquelle on accroche une effigie de paille (un ajout contemporain au dire des anciens). Le bois de cette croix est l'objet de soins particuliers. On use à cette fin de châtaignier, dont on ôte soigneusement l'écorce en vue de confectionner des sortes de trompettes, appelées *tromboni*. En cette période de l'année, l'arbre est plein de sève et son écorce est très humide et souple. Ces instruments servaient autrefois pour les célébrations religieuses de la Semaine Sainte.

Dans le même temps s'installe un buffet, accompagné d'essais musicaux avec les "tromboni" ainsi qu'avec des cornes de chèvre (on me précise qu'on employait aussi, des cornes de bœufs). Les enfants fabriquent de

leur côté des arcs et des flèches, dont ils usent contre l'effigie de paille accrochée à la croix, jusqu'à ce qu'on y mette le feu pour abrégé son supplice.

Selon les sources historiques, ce bûcher, dit "des Juifs" ou "de Judas", pouvait aussi se tenir le samedi saint voire le dimanche de Pâques, en rapport donc avec la seule manifestation du feu intégrée dans la liturgie chrétienne, la célébration du feu nouveau. Il avait lieu dans ce cas au moment de l'office, lorsque l'on éteint toutes les lumières et il servait à rallumer le Cierge Pascal.

Que viennent donc faire ces éléments aux connotations carnavalesques dans les cérémonies religieuses du feu sacré ? L'effigie de Judas et les instruments de musique employés nous renvoient en fait à un ensemble plus vaste de rituels d'expulsion des Juifs, pratiqués pendant les offices religieux de la Semaine Sainte, ainsi qu'aux mises en scène des Juifs réalisées lors des processions pascales.

Musiques des Ténèbres

"Et voilà que le rideau du sanctuaire se fendit en deux, la terre fut secouée, les roches se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent." (*Mat.*, XXVII, 51-52)

C'est dans ces termes "apocalyptiques" que l'*Évangile* décrit la mort du Christ. Cette

scène de fin du monde était très largement théâtralisée -et l'est toujours, au travers de la pratique du vacarme, au moyen d'instruments caractéristiques de la Semaine Sainte. Rituel pratiqué à l'intérieur même de l'église, on le décrivait souvent, là encore, comme un rituel d'expulsion des Juifs.

Ces musiques de la Passion se substituaient aussi aux cloches. Qui n'a pas entendu raconter, dans son enfance, qu'elles étaient parties à Rome, d'où elles reviendraient avec des cadeaux?

Appeler aux offices religieux était alors une fonction remplie par la jeunesse. Elle usait pour cela d'objets divers, généralement appelés Ténèbres (comme l'office du Vendredi Saint) ou encore Chasse-Carême (*Coucha carema* dans le dialecte local).

Ces instruments étaient en fait employés un peu à tout propos ces jours là, dans les offices religieux comme dans les processions :

"Dans les rues c'était un bruit épouvantable de crécelles, de caisses remplies de cailloux, et autres instruments de désolation, pendant trois jours jusqu'à une heure avancée de la nuit, un tintamarre de boîtes aux cailloux si insupportables que les étrangers s'en plaignaient vainement aux autorités", raconte par exemple un voyageur de passage à Menton, où la coutume était encore très vivante à la fin du XIXème siècle (PESSY 1869, in SEIGNOLLE 1963: 199).

On employait aussi des sifflets ou de gros coquillages et l'on tapait encore sur des verres et des assiettes ou sur des caisses, que l'on fracassait à coup de bâton, rapporte-t-on dans la région (CANESTRIER cité par SEIGNOLLE 1963: 200sq), dans des termes que l'on retrouve dans l'ensemble de l'Europe.

Tuer l'enfant (juif) qui est en nous

Replacée dans son contexte culturel la cérémonie se charge de sens. On devine plus particulièrement, au travers de ces musiques de la Passion, toute la richesse du réseau de relations symboliques que ces rituels mettaient en jeu. Mais quelle est donc leur nature : religieuse, profane, tragique, carnavalesque ? Est-on fondé par ailleurs, à parler à ce propos d'antisémitisme ?

Ces questions peuvent sembler provocantes. Pourtant dans un village voisin, où l'on pratique les mêmes bûchers, on les explique seulement comme une représentation du feu que les Juifs faisaient pour se réchauffer lors de la nuit de la Passion. A Baiardo, une éventuelle haine du juif n'a d'ailleurs jamais été mentionnée par nos informateurs.

Ces témoignages rejoignent d'autres évocations idéalisées des fêtes d'antan et des fêtes de l'enfance. S'agirait-il ici d'un avatar de cette nostalgie du "bon

vieux temps" que nous avons mentionné précédemment?

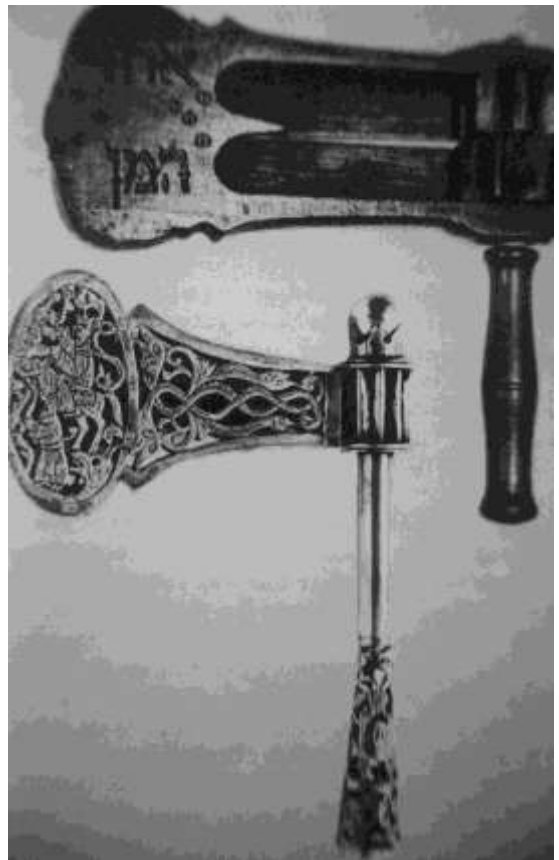
Un ouvrage récent (FABRE-VASSAS 1994) témoigne de

l'importance du rôle tenu par l'enfance en Semaine Sainte. Il le rattache à d'autres récits relatant l'origine humaine du porc, largement attestés dans le

folklore de l'Europe, et qui ont des Juifs pour acteurs.



Ph. 4 à 6 : les cornes de chèvre utilisées pour le vacarme des fêtes de Pâques et le bûcher des Juifs (Baiardo 1994).
Ph. 7 : les instruments utilisés pour le vacarme de la fête juive d'Esther (Enc. Judaica)



Que faut-il penser de cette assimilation du Juif au cochon (en Espagne c'était le sens même du surnom de *Maranos* qui leur était donné)? Selon l'auteur, le porc conserverait, comme tout enfant chrétien, la trace de sa "juiveté" originelle (*Ibid.*: 13-15). Ce serait donc pour se démarquer de cette origine embarrassante, que le christianisme aurait très tôt recommandé la consommation de la viande de porc. Il serait devenu dès lors un élément fondamental dans l'économie domestique, et par là même dans la définition de l'identité chrétienne. Le rôle tenu par les enfants dans les rituels d'expulsion des Juifs en Semaine Sainte posséderait, dans cette perspective, toutes les caractéristiques d'un rituel d'initiation ou de passage. Il s'agirait de "faire passer le cochon dans son camp" (*Ibid.*), sous les formes ritualisées d'une mise à mort symbolique, celle du Juif qui est en nous : mourir juif pour renaître chrétien, à l'image du Christ lui-même. Ces rituels constitueraient ainsi la matrice, archaïque et populaire, des formes modernes de l'antisémitisme.

Un modèle chrétien de l'altérité ?

L'interprétation que l'on vient d'évoquer s'inscrit en droite ligne dans un discours sur l'altérité issu des travaux des psychanalystes. Elle repose sur l'importance historique attribuée au passage du Judaïsme à l'Universalisme chrétien (voir à ce propos LAZARRE 1890). A la différence des Juifs, les Chrétiens récusent

l'idée d'un "peuple élu", dès saint Paul qui affirme l'universalité du message du Christ. Il en aurait résulté, selon les exégètes, un renouveau de la vision de l'étranger : l'autre est aussi un semblable et l'image de ce semblable, en tant que double, est bien plus troublante que celle de l'autre. Image angoissante et répulsive, elle est aussi attirance et fascination :

"Le double n'est pas seulement notre ombre, ou notre corps invisible [...] ou la mort qui nous guette [...] C'est tout ce qui échappe de nous en restant proche. Dans l'entre deux que cela instaure, le risque est permanent d'être fasciné ou possédé. D'où la peur d'être possédé par son double, ou pire, par le double spectral de ce qui vous sert d'alter ego ou de modèle." (SIBONY 1992: 184)

En matière d'histoire des religions l'approche psychanalytique constitue une perspective stimulante et féconde, qui remonte aux sources mêmes de la discipline. A la condition, qui est l'objet de cette étude, d'en poser les limites, afin de ne pas superposer aux faits historiques une relecture contemporaine et simplificatrice.

La maladie juive

Les auteurs médiévaux affirment, avec une grande constance, que les Juifs cherchent à convertir les Chrétiens. Les historiens ont montré l'inconsistance de ces accusations : la question du prosélytisme juif relève du fantasme (ORRIEUX et WILL 1992) et elle pourrait bien s'interpréter -dans la perspective

évoquée plus haut, comme l'inquiétant retour toujours possible du chrétien à cet état juif "originel". Ce fantasme perdure encore au XIXème siècle, si l'on en croit les termes dans lesquels un médecin italien rapporte l'anecdote suivante, qui se situe dans la région de notre enquête :

"N. N., natif de Gènes, se trouvant à Livourne démuné de moyens pour subsister, pria un Juif de lui prêter ou donner en usure quelque argent. Le perfide Israélite s'y refusa, et par une étrangeté incroyable, s'il ne s'agissait d'un fait, lui propose à la place la circoncision et l'abjuration du christianisme ; et compensation de cet acte impie il lui aurait donné ou prêté ce dont il avait besoin. Le malheureux génois [...] qui avait une notion très superficielle de sa sainte religion [...] céda à la tentation et se soumit à cette cérémonie de sang. Quand l'archevêque eut teneur de l'apostasie, il fit arrêter l'apostat aux frontières de la Toscane et le fit traduire devant la Curie de l'Archevêché. Au moment de la visite judiciaire, un tel, animé par la compassion, posa l'inique question: Et si jamais quelque maladie contagieuse avait été la cause de la cicatrice? Mais [...] s'obstinant [...] il ne voulut ni se récuser, ni s'excuser, quels qu'aient été les conseils et les menaces qui lui furent prodigués. Il vit depuis 10 ans dans l'hôpital des fous à Gènes, comme châtiment à son apostasie. Et il y mourra peut être damné, si Dieu n'atteint son cœur, car jusqu'à présent les plus courageux et saints religieux sont allés et vont sans relâche lui prédire la vérité de l'Évangile sans succès." (DANZI 1830 :

26sq., traduit de l'italien par l'auteur).

Un tel exemple semble s'inscrire dans une problématique de l'altérité directement issue du moyen-âge. L'identité chrétienne est effectivement définie ici en opposition à l'image par excellence de l'autre qu'incarne le Juif. Son ambivalence rejoint par ailleurs les interprétations que l'on vient d'évoquer, en marquant distance et différence, tout en signifiant l'exorcisme d'un autre trop proche et présent. Mais est-on véritablement fondé, à propos de ces témoignages modernes qui retiennent notre attention, à affirmer une réelle continuité avec les conceptions médiévales ?

Les processus identitaires possèdent en effet une dynamique propre, venant du fait que l'identité ne se résume pas aux seuls éléments qui la composent. Les représentations de l'étranger ont ainsi été constamment l'objet de réinterprétations variées, souvent au détriment de leur sens originel. L'irruption de l'institution psychiatrique dans le traitement de la "maladie juive", évoquée ci-dessus, pourrait tout à fait s'expliquer, dans une telle perspective, en tant qu'indice d'un changement de nature de l'antisémitisme, révélant un glissement du terrain du religieux vers celui du social.

Carnavals et Moresques

Nous ne souhaitons pas entrer ici dans des considérations, d'ordre philosophique, qui dépasseraient notre propos. On se contentera seulement de confronter au corpus des traditions populaires,

l'idée selon laquelle une identité chrétienne se serait construite en opposition à ses origines juives.

Dans cette perspective, un parallèle s'impose tout d'abord entre le feu des Juifs et les bûchers carnavalesques qui livraient aux flammes leur victime expiatoire. La mise à mort du Carnaval s'inscrit en effet dans un scénario festif très proche de celui du "feu des Juifs". Noirs et Blancs sont les principaux acteurs de ce genre de fêtes. Accompagnés d'un Arlequin "métis", ils s'affrontent autour d'un roi débonnaire et bénéfique. Il personnifie l'abondance et la fécondité, menacées par la présence des esprits des morts et autres âmes errantes, dont certaines se dissimulent derrière des masques de Maures.

La période de Carnaval était ainsi marquée par les jeux et les combats mettant en scène le combat des Chrétiens et des Sarrasins, lesquels perdurèrent dans l'aire culturelle italienne jusqu'au XIX^e siècle. Ils existent encore de nos jours, aux confins de la région niçoise, sous la forme de la "danse des épées". Ces diverses chasses aux Sarrasins, Bal du Sabre, Danse des Olivettes ou autre Bal Cubert, voient généralement, elles-aussi, la mise à mort d'un condamné, à la fois exécuté et ressuscité dans le même temps.

L'image de l'Autre: légendes et réalités

Ces rituels d'expulsion renvoient à l'image de cet autre "bouc émissaire" que fut "l'homme noir", le Maure (du grec *mavros*, noir). Inquiétante présence de l'autre

chez soi, malgré son absence [la présence sarrasine n'est pas attestée par les sources archéologiques], elle offre apparemment les mêmes caractéristiques ambivalentes que celle du Juif. Elle est toutefois bien plus ancrée dans le légendaire. L'image du Maure habite le paysage, s'inscrivant dans le nom des lieux ou dans les ruines de ces innombrables architectures dites "sarrasines". Elle est tout aussi présente dans le nom des habitants, Maurel et autres Moro, la liste en serait longue.

Que faut-il donc penser du caractère légendaire de cette présence et en conséquence de la dimension "ancestrale" qu'elle semble revêtir ? Et en quoi le personnage du Maure rejoindrait-il celui du Juif, dans une même conception chrétienne de l'altérité ?

Ces hommes noirs -donc "trop cuits", participent peut-être, comme les bûchers des pogroms et des sorcières ou les autodafés du Talmud que connurent le Moyen Age, des mêmes valeurs du feu qu'incarne le rituel du "*fuoco dei Giudei*".

Maure ou Juif ?

Juifs et Morisques ne furent pas les seuls "boucs émissaires" du monde médiéval. Ils partagèrent en cela le sort des Hérétiques et des Misérables, Albigeois, Jacques et autres Pastoureaux. Si la persécution des Juifs semble avoir possédé une valeur exemplaire, n'est-ce pas avant tout dans les conditions où elle prit naissance qu'il faut en chercher l'explication ? Les

origines de l'antisémitisme s'enracinent, en effet, dans une tradition mystique qui pourrait bien constituer le vrai fondement de cette vision chrétienne de l'autre que l'on vient d'évoquer. L'apparition des premiers "pogroms", qui allait inaugurer une ère de persécutions généralisées des Juifs, vit ainsi le jour à l'occasion de l'appel à la première croisade, lancée au XI^{ème} siècle par le Pape Urbain II. Urbain avait été moine à Cluny, la grande Abbaye qui fut aussi à l'origine de la Reconquête de l'Espagne arabe. Ce contexte a conduit certains historiens à mettre en cause la nature populaire de ces exactions. Elles relèveraient plutôt, selon eux, d'une extermination dirigée par des militaires expérimentés, comme le montre leur localisation tout au long de l'itinéraire emprunté par les armées des Croisés (FLORY 1991).

Suivant un motif longuement répété par les chroniqueurs juifs ou chrétiens, "les Croisés voulaient [...] assouvir leur vengeance sur le peuple qui avait crucifié Jésus" (*Ibid.*). Répandue dans les milieux ecclésiastiques et populaires, depuis la Reconquête espagnole, cette opinion assimilait déjà Juifs et Musulmans. Mais si le pape Alexandre affirme alors qu'il est juste de verser le sang des Infidèles, il rappelle qu'il faut se contenter d'asservir les Juifs. Leur extermination serait en fait venue à la suite de l'échec des tentatives de conversion par la force, les Juifs préférant se donner la mort plutôt que d'abjurer leur foi (*Ibid.*). La vengeance contre les juifs, accusés de "dicide", trouverait

par ailleurs ses sources dans une prophétie prononcée par le "mauvais larron" sur la croix. Il s'agirait là d'une tradition attestée aussi chez les musulmans d'Orient. Ces prophéties auraient pris naissance au cours du XI^{ème} siècle, dans le contexte d'une tradition apocalyptique qui serait aux sources de l'atmosphère de fanatisme mystique développée par les prédicateurs populaires de la première Croisade (*Ibid.*). Accomplies dans un premier temps par les Romains -qui chassèrent les Juifs de la Terre Sainte, suivies de la suprématie temporaire des "fils d'Ismaël" -les Arabes, elles annonçaient le retour prochain à Jérusalem du Roi des Romains, un "roi des derniers jours", -lequel allait convertir les Juifs et serait un roi Franc. Ce serait donc dans le contexte d'une mystique de la Royauté Franche que s'élabora la Genèse de ces personnages de Juifs et de Maures, qui allaient devenir le modèle chrétien de l'altérité.

La cuisine des sorcières

Au travers de l'histoire des rapports entre manifestations populaires et culture savante, émerge ainsi un tableau extrêmement complexe et nuancé des sources médiévales de l'antisémitisme. Sa genèse semble tout d'abord montrer que l'identité, sous ses formes contemporaines, ne se fonde pas seulement sur le religieux ou sur les "manières de table". Elle participe en effet d'un ensemble de ressources symboliques, dont font partie les pratiques alimentaires, religieuses et

vestimentaires, ainsi que d'autres signes distinctifs qui assurent son inscription dans le quotidien. Il s'agit là d'un processus bien connu, où il faut aussi faire place à une suite de "relectures" et de ré-interprétations. Une illustration exemplaire de ce genre de processus réside dans les accusations calomnieuses de "meurtre rituel" portées au Moyen-Age contre les Juifs. Selon les auteurs médiévaux, les Juifs profaneraient ainsi l'hostie à des fins magiques, en la mettant à bouillir dans un chaudron avec la chair d'un enfant ou en empoisonnant les points d'eau, puits et fontaines, avec le cœur d'un enfant joint à une hostie (YERUSHALMI 1987: 338 & 422-443). Dans l'ouvrage commenté plus haut (FABRE VASSAS 1994 : 14), l'auteur voit là un lien avec l'interdit alimentaire qui sépare les Juifs des Chrétiens. Ce serait parce que les Juifs étaient privés de la viande du porc, prohibée par leur religion, qu'ils passaient dans la mentalité médiévale pour en chercher le plus proche substitut, la chair d'un enfant chrétien.

Il est difficile de souscrire à une telle assertion. Les interdits alimentaires sont en effet communs à toutes les religions et sociétés, de même que les catégories du *Totem* et du *Tabou*, et ils ne s'accompagnent pas pour autant de cannibalisme. On a de plus affaire ici à une ré-appropriation de ces mêmes pratiques magiques que l'on attribuait auparavant aux premiers chrétiens, lesquels étaient alors accusés de mettre à mort un enfant enveloppé dans de la pâte (CABROL 1924: I, 1, 275).

Le Juif lépreux

L'image du juif que nous lègue le Moyen-Age est justiciable d'une même analyse. Elle compose un tableau saisissant, mêlant les ragots les plus ignobles et les affabulations les plus insensées. On prétendait par exemple que les Juifs avaient une mauvaise odeur et possédaient une queue et que, chez les Juifs, les hommes eux mêmes étaient menstrués. On prétendait aussi que les Juifs ont des cornes, ainsi que des plaies sanglantes sur les mains, qu'ils ne peuvent cracher et que, la nuit, leur langue grouille de vers. Au XVII^e siècle, on s'essaya même, au paroxysme de ce délire, à dresser un catalogue des maladies juives. Chaque tribu d'Israël était affligée d'un mal particulier. Mais ces maladies étaient aussi attribuées aux autres "races maudites", les "cagots" et les lépreux, avec qui les Juifs étaient censés comploter afin d'anéantir les Chrétiens (MICHEL 1847, in LAZARE 1890: 180-183 & YERUSHALMI 1987: 338 & 422-443). Dans la perspective "identitaire" évoquée précédemment, l'auteur propose, à juste titre, de rattacher ces maladies à l'impureté du sang. Il en déduit toutefois, de manière abusive selon nous, que le sang des menstrues pourrait attester chez les femmes d'une "juiveté" inquiétante, qui préluderait à la naissance de tout enfant chrétien (FABRE-VASSAS, 1994: 228 & 364). La crainte du sang menstruel est en effet un thème universel. Il entre notamment dans le tableau de la lèpre, dont il s'agit de toute évidence ici. L'assimilation du Juif au Lépreux est en effet un thème déjà mentionné par les auteurs

antiques. Ils racontent ainsi que le roi d'Egypte avait rassemblé, sur la foi d'un oracle, tous les infirmes du royaume : lépreux, galeux, aveugles et boiteux, *parmi lesquels, précisent les textes, se trouvaient beaucoup de prêtres*. Exilés sous la direction de celui qui allait prendre le nom de Moïse, ces parias donnèrent naissance au peuple Juif (REINACH 1895). De notre point de vue, on est ici confronté à un phénomène d'emprunt et de ré-appropriation caractéristique de l'histoire des religions : l'inversion de sens. L'ensemble des tares dont sont affligés les Juifs présente en effet toutes les caractéristiques des "infirmités qualifiantes" censées constituer, dans le vieux fonds indo-européen, la marque distinctive du prince, du héros et ici du prêtre (DUMEZIL 1973: 275). C'est au terme d'une relecture chrétienne, que ces infirmités qualifiantes allaient devenir l'attribut du diable ou du sorcier. Ce même processus d'inversion pourrait aussi expliquer les usages rituels, voire sacrés, attachés au feu des Juifs ainsi qu'à la dimension bénéfique dévolue à cet autre "bouc émissaire" représenté par le Roi du Carnaval.

Brûler Jésus / "Tuer les Juifs"

Pour terminer ce bref exposé, nous chercherons à montrer que le "feu des Juifs" pourrait bien relever, lui aussi, d'un processus similaire de ré-appropriation et de relecture. Parmi les accusations portées au Moyen Age contre les Juifs, on apprend ainsi qu'ils auraient parodié la mise à mort du Christ en crucifiant une effigie.

Selon les historiens qui se sont attachés à ce dossier (KRIEGEL 1979: 35-36), il s'agit là d'une confusion avec la fête "carnavalesque" du Pourim. Au cours de cette fête, les Juifs frappaient l'effigie d'Haman, qui était parfois même brûlée, jusqu'à ce que Théodose interdise cette coutume (VIGOUROUX 1912: V, 340-341). Haman était le ministre du roi de Perse dont le *Livre d'Esther* rapporte qu'il avait voulu tuer les Juifs.

Or le terme "Tuer les Juifs" désigne curieusement le rituel du vacarme pratiqué le soir du Vendredi Saint, une coutume qui est aussi en vigueur dans l'office religieux du Pourim. Lors de la lecture du texte biblique, à chaque fois qu'est prononcé le nom d'Haman les Juifs frappent ainsi des pieds et des mains en agitant, d'une manière analogue, les mêmes crécelles dont usent les Chrétiens pour la Pâques (Voir la photo 7 extraite de ENC. JUD. 1972, *sv purim*).

Les rituels de la Semaine Sainte qui nous ont longuement retenus, prennent à présent une nouvelle dimension, en rejoignant des rituels juifs dans un registre symbolique qui leur est commun.

Décides et "Têtes de Turcs"

Les vieux fantômes n'en finissent pas de mourir. La haine religieuse du Juif reposa, jusqu'à l'époque moderne, sur le rôle qu'ils étaient supposés avoir joué dans la mise à mort du Christ. C'est seulement après la seconde guerre, que le Concile de Vatican II allait officiellement absoudre les Juifs de l'accusation de "décide". Cela ne se fit pas

sans résistances, notamment dans les églises d'Orient (LEWIS 1987: 99 & 124).

Ce n'est toutefois, à notre avis, ni vers le dogme médiéval du "déicide", ni vers les rituels d'expulsion des Juifs, qu'il faut se tourner si l'on veut comprendre les fondements de l'antisémitisme contemporain. Il faut plutôt voir là l'une des conséquences de l'apparition des Etats-Nations, lesquels allaient chercher à fonder, dès le XVII^e siècle, l'identité nationale sur la religion.

Au terme d'une longue évolution, marquée par un processus complexe de ré-interprétations, le social prit dès lors le pas sur le religieux, le feu des Juifs quittant le domaine du rituel pour s'installer dans l'atroce réalité des camps de la mort.

L'image-repoussoir du Juif a perdu depuis sa consistance et s'enlise désormais dans la mauvaise conscience de l'Occident. Celle du Maure semble être par contre en train de retrouver toute son actualité, avec la stigmatisation du "fanatisme islamique" qui se développe dans nos sociétés. L'Allemagne contemporaine voit ainsi resurgir le triste souvenir des pogroms, avec ses "Têtes de Turcs".

En contrepoint à l'histoire de ce discours sur l'Autre, nous nous interrogerons donc, pour conclure, non sans un certain pessimisme, sur les errances identitaires que la construction d'une Europe chrétienne semble continuer d'incarner dans les valeurs du feu.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DANZI Giovanni, *Peregrinazioni nella Liguria e nel Piemonte o lettere scritte di là*, Codogno, Cairo, 1830

CABROL D, LECLERCQ H, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey et Ané, 1924-1950, 15 tomes

DUMEZIL Georges, *Mythe et épopée, III, Histoires romaines*, Paris, N.R.F., 1973

ENCYCLOPAEDIA JUDAICA, Jerusalem, Keter Publishing House, 1972, 16 volumes.

FABRE-VASSAS Claudine, *La bête singulière. Les Juifs, les Chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, 1994

FLORY Jean, "Une ou plusieurs "première croisade" ? Le message d'Urbain II et les plus anciens pogroms d'Occident", *Revue Historique*, n° 577, pp. 3-27, France, 1991

FRAZER James Georges, *Le Rameau d'Or*, Paris, Bouquins, 1981-1984 (rééd.), 4 tomes.

KRIEGEL Maurice, *Les juifs à la fin du Moyen Age dans l'Europe Méditerranéenne*, Paris, Hachette, 1979

LAZARE Bernard, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Chailley, 1894

LEWIS Bernard, *Sémites et antisémites*, Paris, Fayard, 1987

MICHEL François-Xavier dit Francisque, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, Paris, Franck, 1847, 2 tomes

ORRIEUX Claude, WILL Edouard, *"Prosélytisme juif"? Histoire d'une erreur*, Paris, Belles Lettres, 1992

PESSY A, *Guide des étrangers à Menton*, Menton, Papy, 1869

REINACH Théodore, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au Judaïsme*, Paris, Leroux, 1895

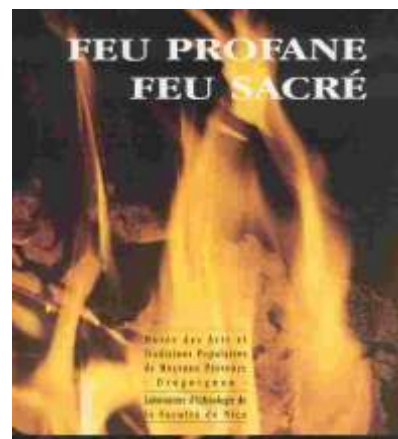
SEIGNOLLE Claude, *Le folklore de la Provence*, Paris, Maisonneuve, 1963

SIBONY Daniel, *Le peuple "psy"*, Paris, Bayard, 1992

VAN GENNEP Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1937-1959, 7 tomes

VIGOUROUX Fulcran, *Dictionnaire de la Bible...*, Paris, Letouzey et Ané, 1895-1912, 6 volumes

YERUSHALMI Yosef Hayim, *De la Cour d'Espagne au ghetto italien*, Paris, Fayard, 1987



Feu profane, Feu Sacré, Catalogue de l'exposition, Draguignan, MATP & Université de Nice, 1995

Publications de l'auteur disponibles en librairie

CASTELLANA Robert **2010**. *Projet Phoenix/Progetto Phoenix*. Ouvrage bilingue (français-italien). France, TheBookEdition-CRP, 2010, 60p. Co-auteurs : Littardi C., Pintaud J.C., Veziano P. Link : <http://www.thebookedition.com/projet-phoenix---progetto-phoenix-castellana-littardi-pintaud-veziano-p-52569.html>

CASTELLANA Robert **2004**. *Fragrances D'azur. De l'odeur au parfum*, Nice, Alandis, 2004. Ouvrage bilingue français-anglais. (Co-Auteur S. Jama). Link: Epuisé.

CASTELLANA Robert **2002**. "L'agricoltora nella tutela ambientale del patrimonio: l'esempio del vallone del Sasso". In *Tutela ambientale del Patrimonio, Atti dei Convegni del'Isitituto Internazionale di Studi Liguri*, Bordighera, ISL, 2002. Link : http://www.bordighera.it/cultura/pubblicazioni/tutela_del_patrimonio_ambientale

CASTELLANA Robert **1997**. *Les palmes de la Passion. D'un rêve d'Orient à l'invention de la Côte d'Azur*, Nice, ROM, 1997. Link : <http://boutique.rom.fr/products/Livres/Les-Palmes-de-la-passion.html>

Articles de l'auteur consultables en ligne

CASTELLANA Robert **2007**. "El cultivo de plantas rituales y la

artesanía de la palma blanca", *Palmeras y jardines en el suroeste de Europa* (Espagne, 2007)

Texte intégral : <http://www.palmasur.com/es/cgi-bin/article.asp?aid=10>
Version française : <http://www.palmasur.com/fr/cgi-bin/article.asp?aid=10>

CASTELLANA Robert **2006**. « Tourisme, ressources et développement, au travers de l'exemple de la Côte d'Azur et de l'oasis de Bordighera ». In *1° Congreso Internacional Oasis y Turismo Sostenible* (Elche, Espagne, 2006), Edition révisée et enrichie, 11p.

Texte intégral : http://www.listephoenix.com/wp-content/uploads/2012/01/castellana_2006.Tourisme-ressources-et-developpement-au-travers-de-l'exemple-de-la-Cote-dAzur-et-de-la-palmeraie-de-Bordighera.pdf

CASTELLANA Robert **2005**. "Territoire et Synesthésie. De l'espace vécu à l'espace représenté", *ERE, Revue d'Education relative à l'environnement*, vol.5, Belgique-Canada, 2004-2005, pp.115-120, ISSN 1373-9689. Texte intégral : http://www.revue-ere.uqam.ca/PDF/Volume5/09_Castellana_R.pdf

CASTELLANA Robert **2003**. *Lois raciales et xénophobie. La frontière des Alpes Maritimes pendant la guerre*, Actes des Rencontres de Cannes, sept. 2003, Cannes, CRP, 2005 (ISBN 2-9523661-0-1). <http://books.google.fr/books?id=cmfc6l0bSQC&printsec=frontcover&dq=robert+castellana&sig=m>

[Uc0vw8DsWWrr4WudrxEVwggvQQ](http://www.palmasur.com/es/cgi-bin/article.asp?aid=10)

CASTELLANA Robert **1998**. "Introduction et diffusion de plantes à usages rituels en Méditerranée occidentale", in *Actes des quatrièmes Journées universitaires corses de Nice, 7-9 novembre 1998 [organisés par le] Centre d'études corses de Nice (CECN)*, Nice, UNSA, 2000, pp.115-127, ISBN 2-9508315-2-4
Texte intégral : <http://gardenbreizh.org/articles/article-15-culture-introduction-et-diffusion-de-plantes-a-usages-rituels-en-mediterranee-occidentale.html>

CASTELLANA Robert **1996**. "Toponymie légendaire des Iles corses", in *Actes des 3° Journées Universitaires Corses de Nice*, 19-20 mai 1995, Nice, Centre d'Etudes Corses, UNSA, 1996, pp 99-105, ISBN 2-9508315-1-6
Texte intégral : <http://adecec.net/adecec-net/parutions/pdf/topolegendilecorses.pdf>

CASTELLANA Robert **1996**. "L'effet-frontière et le paysage. A propos des Observations... d'un Cultivateur de Diano au XIXème siècle", *Nice Historique*, n° 85, France, 1996, pp.78-90, ISSN 114-1791
Texte intégral : <http://www.nicehistorique.org/vwr/?nav=Index&document=994>

Site web

<http://www.listephoenix.com/>